

& Moi-de-onze-ans Enfance &

Je ne perçois plus que ton absence

Ses rires se sont dilués dans le jardin de notre enfance,
la nature les a repliés dans les draps de ses souffrances,
la mère et son enfant se sont endormis sous la neige de l'hiver.

Je ne perçois plus que ton absence
et des points douloureux,
qui forment une ligne étrange à travers mon corps,
des points d'acupuncture.

La nuit venait se dérober à notre sommeil,
les jours mangeaient les nuits,
notre enfance s'ancrait dans le noir.
Un vide peu à peu enfouissait nos émois,
voilait de pluies nos souvenirs.
les cauchemars se délectaient
ils chérissaient la peur,
et patiemment enveloppaient nos cœurs de honte,
enduisant notre peau de crachins.

Nous étions trois âmes errantes de 5, 6 et 8 ans
dans une maison devenue froide, privée de bruits,
aux espaces vides que nos mains ne savaient plus palper.
Aucune larme n'a coulé,
aucune plainte ne fut entendue,
mais une angoisse palpable,
incroyable lessivait les murs.

Pareil aux brumes, l'absence
investissait chaque espace,
un nuage de cendres jointait les ouvertures pour l'éternité.

Ton inconsolable absence a tout contaminé,
comme un immense sanglot sur tout mon corps.
Tu es devenu un silence, puis une pierre,
une prière dans le creux de nos entrailles,
et tous les jours, nos regards penchés vers l'horizon.
Parfois une crevasse semblait s'ouvrir sous mes pas,
j'espérais alors
que mon pied glisse,
glisse pour te rejoindre.

Le silence, que je pose sur l'écorce des arbres

L'enfant n'est plus qu'un long silence.
Il a entendu dans le recueillement des fougères,
sa voix,
elle s'était effacée pourtant diluée dans sa mémoire.

Ni sa bouche, ni son regard,
ni ses mots ne lui reviennent,
mais elle !
Comment aurait-elle pu oublier ses mots d'enfant.

Seul,
je suis le seul à lire ses mots à elle sur les bois des vieux trembles,
couverts d'humus.
seul à les comprendre,
puisque je suis le seul
à qui maman parlait une langue si étrange.

je contemplais son visage,
elle m'avait parlé,
comme jamais encore elle ne m'avait parlé.
Elle l'avait fait j'en suis sûr,
pas besoin de preuves, les enfants le savent.
L'enfant revoit son visage,
Le visage de ce jour-là.
Cette photo retrouvée, maman a 17 ans,
ce visage flou qui me sourit.

Oui, tu le retrouveras mon visage
les mères ont ce visage-là,
celles qui ont su retenir leurs pas.
Qui pouvait savoir ce que serait le prochain pas ?
Dans ma tête il y avait une grande place vide,
pour que ma mère tournoie encore.

Demain les mots
couleront de ma propre main
et raconteront cette traversée
que caressa un jour la robe rouge fanée de ma mère.
Un conte, un chemin que je tracerai
Lui calligraphier ma fascination de la forêt
en foulées sonores et colorées.
Son imaginaire, ses rêves je les porterai aux prémices de l'espoir.

Le silence de mon père

Le silence de mon père
ne ressemblait pas à celui du dimanche
ce silence de pain frais et de chemise blanche,
de promenades à pas lents,
qui ressemblent à une trêve.
Le sien était plus sombre
comme un ciel de novembre
plus lourd
enlisé dans les replis du temps.

Un silence venu de loin,
plombé par des pierres
six longues pierres disjointes
tombées une à une
pour mieux prendre le temps d'y inscrire les années
avec une régularité de métronome.
Une valse à six temps, sans temps morts,
pour ne pas les réveiller, ses morts.

Un silence qui éclatait parfois
pour tuer le funeste destin.
Alors les mots étaient comme ses silences
lourds, gris, enlisés, pierreux,
la valse des mots que l'on prononce
et que l'on regrette.

Quand la honte et les remords
finissaient par tout recouvrir,
le silence devenait alors bien plus qu'un silence,
une ombre,
une ombre muette qui ne savait plus par où passer

Tu viens

Tu viens des sables
Des vents brûlés par le soleil
Des ciels chauffés à blanc
Des nuits peuplées d'étoiles
Quand les rêves berçaient la jeunesse de tes pères
Tu viens des mains tremblantes qui te portaient
Des ombres douces
D'une oasis où l'eau est une délivrance
De celui qui t'a apaisé
Tu viens des regards douloureux
Des baisers qui les ont éblouis
Des doigts qui les ont séparés
Tu es de leurs départs de leurs retours
Tu es de leurs retrouvailles
De leur voyage au delà de la mer
Des terres perdues, de la mémoire trompée
Tu viens des herbes sauvages
Saturées de brûlures
Tu viens des ciels trop bleus, trop durs
Dans l'émerveillement des vols d'oiseaux
Tu viens des douleurs de l'aube et du couchant.

Calligraphie

L'hiver s'incrute
Au cassant des tourbières
Dans le brouillard écharpe la laine grise.

La triste ardeur des frênes déchire le silence
Que parfois un souffle de soleil dévoile
D'un rose éphémère.

L'hiver pâle mélancolie de terres tachetées.
Noir dessein.

Un renard au brun pelage
S'évade sur la blancheur des prés
Son ombre fuyante affole
De sombres pensées
Il fouille le blanc manteau
Se retourne marque la neige
Noir présage

Mais bientôt la tache s'efface
Et sur la blancheur du ciel
Seul l'arbre dessine une calligraphie muette.
Noir soleil,
Laisant la nappe blanche.

Les Arbres Jean Giono

Subitement il fit très froid.
Le vent sonna plus profond;
sa voix s'abaissait puis montait.

Des arbres parlèrent;
au-dessus des arbres le vent passa en ronflant sourdement.
Il y avait des moments de grand silence,
puis les chênes parlaient,
puis les saules, puis les aulnes;

les peupliers sifflaient de gauche et de droite comme des queues de chevaux,
puis tout d'un coup ils se taisaient tous.

Alors, la nuit gémissait tout doucement au fond du silence.
Il faisait un froid serré.
Sur tout le pourtour des montagnes, le ciel se déchira.

Le dôme de nuit monta en haut du ciel avec trois étoiles grosses
comme des yeux de chat et toutes clignotantes.

Les vieux de chez moi *Xavier Grall*

Les vieux de chez moi ont des îles dans les yeux
Leurs mains crevassées par les chasses marines
Et les veines éclatées de leurs pupilles bleues
Portent les songes des frêles brigantines

Les vieux de chez moi ont vaincu les récifs d'Irlande
Retraités, usant les bancs au levant des chaumières
Leurs dents mâchonnant des refrains de Marie Galante
Ils lorgnent l'horizon blanc des provendes hauturières

Les vieux de chez moi sont fils de naufrageurs
Leurs crânes pensifs roulent des trésors inouïs
Des voiliers brisés dans les goémons rageurs
Et luisent leurs regards comme des louis

Et les femmes des marins fermeront leurs volets.

Les fissures de l'aube

Étrange cet homme,
perdu en descendant du train.
Ses yeux étincelaient,
sa peau noire brillait.
Le papier à sa main scintillait
pour nous lire,
centre pour aveugles d'Hennebont.
Cet homme étrange
ressemblait à un joueur de NBA,
immense,
maladroit comme un nouveau citoyen.
En souriant son rire étouffait des paroles
ses lèvres murmuraient une quête entre des souvenirs,
une vague,
une déferlante monta à ses paupières
une vague de trop.
Ses yeux se fermaient,
pour revenir à la surface
il lui fallait rouvrir ses yeux opaques.
Mais une nuée de débris dans le noir,
et le froid de la mer,
le submergeaient,
l'écume maintenant coulait sur ses joues
sa mémoire se déroba.

Étrange,
il me semblait le connaître comme un ami d'avant.
Ses yeux brillants
sa main toute cabossée reflétait
sur sa peau noire
les fissures de l'aube.
Ses yeux s'enflammèrent,
si jeune,
un chagrin venu de si loin
et sa peau si belle avec sa canne blanche
comme un sourire de Bamako.

Un ciel d'Érable

L'aube au ciel bleu pâle imbibé de rosée
annonçait les grands froids.
Les ombres étaient plus douces
et sous l'érable, au parasol de verdure
les mésanges chuchotaient,
se montrant plus hardies, quand
le soleil de septembre réchauffait la pénombre.
L'heure était miraculeuse.

Le temps s'écoulait au pas lent de la sève,
les harassantes activités des ondes
laissaient de marbre, mon vénérable refuge,
ni les messages, ni les nouvelles, ne pourraient s'accorder
au rythme lent de ses saisons.

Le feuillage bientôt brûlera de mille feux,
les feuilles aux cinq branches se draperont
d'ocres, de carmins, de rouges cramoisis,
de jaunes paille,
de terres brûlées ou de jaune roussillon,
composant une nef dantesque,
une voûte arc en ciel.

Le soleil se couchant enflammera ses branches
le ciel d'érable enfantera une nuit étoilée
brillant de mille paillettes.

Les feuillages dégrisés
tisseront alors sur les vents de noroît,
un patchwork de feuilles
une nappe de rousseur
comme un tapis d'orient
inondant le décor de l'hiver qui s'endort.

Le vent *Jean Giono*

Ça c'était une musique de vent,
ah, mais une musique toute bien savante
dans les plus belles choses de la terre et des arbres.
Ça sentait le champ de maïs ténébreux :
de longues tiges et de larges feuilles.

Ça sentait la résine et le champignon
et l'odeur de la mousse épaisse.
Ça sentait la pomme qui sèche.

Ça, fait Clorinde, c'est lui, en bas,
qui se désennuie en jouant de sa musique.
C'est comme ça tous les jours.
C'est rudement beau.
Oui, c'était rudement beau.

Et ça poignait durement
dans le milieu du ventre
comme de la vérité bien en face.

Le vent éparpille de la rosée
comme un poulain qui se vautre.
Il fait jaillir des vols de moineaux
qui nagent un moment
entre les vagues du ciel,
ivres, étourdis de cris,
puis s'abattent comme des poignées de pierres.

L'abîme du silence François Cheng

Soudain,
nous viennent des flots de larmes,
nous plongeant dans l'abîme du silence,
larmes de peine, larmes de joie,
gouttes de pluie
qui glissent,
Leurs perles sur les feuilles de lotus,
que vient sécher
un inattendu rayon de soleil,
déjà ardent,
déjà irradiant,
déjà nimbé de poignante douceur,
hors de toutes voix,
hors de toutes voies,
dans l'innocence de l'instant,
dans l'abîme de l'insondable souvenance.

Couleurs de vie

Châtaigne les yeux d'Isham
Orge les mèches de Michel
Ébène les nattes de Wenjue
Coquelicot les lèvres de Carrie
Sépias les prunelles de Zulan
Miel la frange d'Angela
Prunes les boucles de Maryam
Ambrées les tresses de Kaouther
Vanillés les bras de Julian
Hortensias les pupilles de Marien
Roses de Noël les joues d'Hannah
Chocolats les joues de Kadhy
Toutes leurs mains lancent des pétales de rires
Petits cerfs volants brillants
Éclats de soleil dans ce ciel d'azur.

*La main des roches sèches,
la main de Kerouac*

Ses doigts flambent dans le soir
Embrasant la dune des Roches Sèches
Déjà noyée par le couchant
C'est la main liberté
La main de Kerouak

Un jour dressée par les hommes un jour de rage
Au cœur des dunes menacées.
La main verte plantée sur sa souche de saule
C'est la main féconde d'immortelles fleurie
La main étoile du chardon
La main fétiche des sables blonds
La main espoir des oyats
La main Amer.

Cette nuit-là
le vent soufflait autour de ses doigts gourds
La main recroquevillée claquait
La nuit hurlait à grands fracas de tôles
Une longue masse d'acier a fait trembler la dune
Et se pliant
Elle défia la main de Kerouak.

La carcasse du TK Bremen tremblait encore
Dans le bruit assourdi des galets
La main s'apaisa,
La lune la dessina
En lignes blanches d'écumes.
Ce jour d'orage, des milliers de mains se sont dressées
Au cœur des dunes.

la Terre

C'est donc tout vivant ?

Janet l'a compris avant lui.

Tout : bêtes, plantes, et, qui sait ?

Peut-être les pierres aussi.

Alors il ne peut plus lever le doigt

sans faire couler des ruisseaux de douleur ?

Cette terre !

Cette terre qui s'étend,

large de chaque côté, grasse, lourde,

avec sa charge d'arbres et d'eaux,

ses fleuves, ses ruisseaux,

ses forêts, ses monts et ses collines,

qui tournent au milieu des éclairs,

ses hordes d'hommes

cramponnés à ses poils.

Si c'était une créature vivante, un corps ?

C'est d'autant plus loin

qu'il n'y a pas de chemin pour y aller.

Il faut passer par les bas-fonds,

enchevêtres de viornes et de ronces,

dans des défilés sauvages

où les pierres ont des visages

comme des hommes mal finis.

Ici, à l'ombre ¹ *François Cheng*

Ici, à l'ombre, nous avons murmuré des choses,
et puis tout d'un coup nous nous sommes tus,
De crainte qu'à trop toucher
Le secret de nos mots ne deviennent cendres.

Une coupe d'encens couvant l'attente
Nous protège du dehors, là,
Près de la fenêtre entrouverte.

L'éclatante pivoine,
ivre de son rêve de rondeur,
de parfum,
S'ouvre sans frein au soleil,
Fontaine de pétales jaillie du fond
En son interminable délire.

L'étoile du berger

Les brebis émergeaient de la brume
Derniers jours avant les froids
Une torche effleura leur laine embuée de rosée
Le berger raccrocha de sa houe les étoiles.

Une ombre un tourbillon de poussières
Sur les frémissements de l'aube
Sa cape noire tremble au vent
Sa main ouvre au loin la lumière

Lueur ouateuse sur un troupeau en éveil
Les agneaux se cachent
Éternels mendiants du ciel
Avec les gelées l'or des pâturages se fait rare

Du bout des lèvres la main respire la terre
Le froid sera bientôt là
Choisir le chemin d'Arès à Artienda franchir l'Aragon
On entend l'espoir des jeunes affamés

Les brebis s'enhardissent,
La grande plaine de Jaca s'ouvre
Le soleil atteindra son zénith
Des risées de latérite dessèchent les heures

Les Mains de Pierre

Caressant la traverse de chêne,
la main de Pierre hésitait, le bois respirait encore,
la main calleuse cherchant l'âme du bois, ses fibres
son odeur, d'un sommeil de tant d'années.
La gouge glisse, suit le fil du bois, se tait
Il faut creuser les pupilles, écouter,
les yeux de Job fixent le regard du sculpteur
son visage semble l'interroger,

Parle ! Pourquoi m'as-tu créé ?

La main n'était plus guidée par Pierre,
mais par un appel,
une détresse incrustée dans le bois,
les mains endolories par le labeur.
Les mains s'étiraient,
se décrassant l'une à l'autre,
le temps de se rappeler les heures
frottées à lustrer son visage.
Elles gardaient en creux, dans leur mémoire,
ce qu'elles avaient sculpté, agencé,
aussi précisément que le ferait un dessinateur
sans la dureté de la mine.

Comme un aveugle,
ses belles mains tannées glissaient
lentement de son visage à l'autre visage,
étreintes par la peur qui émanait du vieil homme.
Job, l'homme debout de bois vêtu,
lignifié par les mains du sculpteur
en un soliloque douloureux,

Parle ! Pourquoi m'as-tu créé ?

Ce soir sur BAAM

Jour après jour
Les caravanes s'avancent inlassablement
Depuis plus de mille ans

Jour après jour
Le livre du temps pioche la terre
Et les hommes creusent de leurs soies mille et un abris
Et le ciel agrandi de mille et une étoiles
Toujours les ramènent
A la cité de BAAM

Ces jours et ses milliers de pas
Les enfants les ont bus
En se couchant à l'ombre une dernière fois
Du plus haut des astres

Mille bruits ont déchiré la terre
Et la terre en grelottant les a pris

Ce soir quinze mille étoiles pleurent sur BAAM
Pour toujours.
Il n'y a que le sable et le vent sur BAAM
Pour entendre tomber les larmes.

Lune de sang

Nul souffle,
à peine le tutoiement des heures
dans un bourdonnement feutré
et le dense vrombissement des abeilles
nuage comme un halo
dans le faisceau
nacré de la lune,
nuit brûlante d'août.

Répit.

Un essaim de lune
glisse vers un vague tertre de pénombre.
Et l'enfant joue,
comme chaque soir vers la nuit tombée.
La ruche.

Une petite main en caresse le volet.
Battements d'éternité
de petites lunes de miel
tombent
en bulles incandescentes d'ambre,
sur une large feuille de lierre
y dessinant un coeur.

Puis le crépitement d'une arme,
des gouttes de sang
une à une
recouvraient le cœur de satin rouge.

Mer baradoz ! Xavier Grall

Le songe est plus que la vie,
la mer est plus que la rive.

Je m'assis dans le sable et un pétrel,
de son aile glacée, me râpa le visage.

Alors mon deuxième œil s'ouvrit et je vis tout, parfaitement.

Je vis les hommes et les femmes,
les saints et les saintes, les guerriers et les martyrs.

Ils surgissaient de la mer
et ils me nommaient tous par mon nom
et je sentis enfin que j'avais chaud dans le cœur,

que je sortais de ce très long hiver des âmes gelées,
et je vis qu'ils étaient paysans, marins, prêtres
et qu'ils ne ressemblaient pas à ceux que j'avais connus

jusqu'à ce jour et ils me disaient de louer le lin et de louer l'algue,
de célébrer le blé et la bruyère,
et de louer le navire et la hune.

Je sus alors que j'avais trouvé mon âme
et qu'elle était vaste comme la mer.

Naître

Les champs bourdonnent,
les grains se gonflent
et la vie court en pailles d'écume,
vagues dressées,
dessinant la houle d'été.

Ses mains d'enfant dansent,
brûlantes
tendues par l'incandescence de la moisson.
Ses rires murmurent les palpitations des orges,
ses jeux
la quête d'avenir,
là où la terre regorge de folles avoines.

La femme se délasse, bercée de rythmes
d'ombres et de reflets
en flots, inaltérables,
et sur ses hanches un défoulement de douceur.
Naître des blés.
Naître des mains, des rimes et des jeux.
Naître de la révolte du jour.
Naître à la prochaine lune.

A l'aube, vers la lumière,
devenir l'inépuisable amour.
Naître le pas suivant, un cri,
ce pas, un pas foulé de plus.

Il neige

Au ciel gris de l'aube,
les premières neiges
lissent les bruits entre les trames du rêve.

Sur le grand lac gelé de nacre doux,
à l'aube fraîche des noces,
ton corps nouait d'étranges lianes entre le ciel et l'eau.

Dans le livret du jour,
ton corps drapé de dahlias blancs y jouait de blanches
fêtes,
enneigeant tes désirs d'enfant.

Au ciel sourd de l'aube,
les premières neiges
une neige de silence,
d'attentes cruelles au coeur des femmes
aux ventres doux
tissés de sang.

Puis vinrent, des plumes étranges de duvets blancs,
aux noms d'enfants.

Il neige dans ma mémoire, on l'appelait
flocon d'argent.

Il neige sur les statues des dieux de fontes
Leurs yeux s'enroulent de larmes blanches

L'Aube *Jean Giono*

Ce matin, c'est le grand gel et le silence.
C'est le silence, mais le vent n'est pas bien mort;
il ondule encore un peu;
il bat encore un peu de la queue contre le ciel dur.

Il n'y a pas encore de soleil.
Le ciel est vide;
le ciel est tout gelé comme un linge étendu.

Il se lève au blanc de l'aube.
Il est là, debout, devant l'âtre,
à regarder les flammes bourruées
qui galopent sur place à travers des ramées d'olivier sèches.

Il prend le chaudron aux pommes de terre.
De l'eau et des pommes de terre c'est,
tout à la fois, la soupe, le fricot et le pain.

*La lettre à ses divines, ses cinq filles Catherine, Geneviève, Isabelle,
Véronique, et Lucie.*

Xavier Grall

Mes divines
nous ne possédons le monde
que si nous savons en reconnaître les plaies,
en sonder les reins déchirés,
et y porter l'onguent et le remède.

Il faut bien que se créent les abîmes
pour que s'y engouffrent les forces de vérité,
l'eau coule où se lézarde la terre.

La dureté du cœur ne m'apparaît pas seulement criminelle,
elle m'apparaît aussi stupide.

L'homme apaisé par ses tourments
se tourne vers ses divines, et les rassure,
je ne suis indifférent à rien.

Tout me touche tout me pénètre,
je ne supporte pas l'humiliation portée par les créatures humaines
sur les autres créatures

Suivre le Christ, qui par ses paroles ,
clame l'amour, la seule raison d'être de la vie.
Mes filles, mes Divines, je vous l'avoue,
Je chemine avec ces hommes légers qui ont sur les lèvres
le goût des vins et des rires.

Vivre et Exister Encore

Exister Encore

Avec mes yeux je vois mes mains
Celles qui écrivaient et modelaient la glaise
Juste le bout de mes doigts
Bouge encore.

Avec mes yeux je vois le monde
Didier dans son fauteuil
Mon ami sa vie
La raconter encore.

Avec mes yeux j'irai voir la mer
Je penserai à mes années
Je voyagerai vers les étoiles de Compostelle
Où exister encore.

Avec mes yeux je bois l'écran lumineux
Et vos farces qui défilent
Et je ris de mes yeux
Et pleure encore.

Avec mes yeux je vois la mer
Et du bout de mon doigt je rêve
Je ferme les yeux
J'existe encore.

Les amoureux de

Dao-Cheng

François Cheng

L'intimité née de deux mains en symbiose
est bien celle même de deux visages
qui se rapprochent,
ou de deux cœurs
qui s'impriment l'un dans l'autre.

La corolle à cinq pétales,
est un gant retourné
qui se laisse effleurer par la brise tiède.

Entre deux mains aux doigts noués,
le moindre frémissement
bruit de battements d'ailes ;
la moindre pression provoque une onde
qui s'élargit de cercle en cercle.

La main, ce digne organe de la caresse,
caresse la caresse même de l'autre.

Les veines entremêlées irriguant le désir
se relie aux racines profondes de la vie
jusqu'à rejoindre l'infini des étoiles.

J'apprenais ses Mains

Madeleine, trébuchait sur ses mots,
ils se dérobaient ou se précipitaient en désordre,
elle les secouait,
mais ils partaient par lambeaux.
Son regard se ridait, d'une frayeur indicible.

À force de mâcher des mots invisibles,
ses doigts s'agitaient à les deviner, un à un,
elle les ramassait au creux de ses mains,
elle les caressait et nous regardait de ses yeux doux,
peur à peur l'angoisse refluit.

De ses mains si frêles,
de ses doigts si roses et si fins,
elle écoutait les mains des autres,
cherchant la musique de nos voix
pour retrouver nos mains,
frottant nos doigts avec les siens.

Tout était simple,
puisque j'apprenais ses mains,
je lui parlais sur le bout de ses doigts diaphanes
ses yeux brillaient aux touchers de mes paumes.

Elle voulait fuir encore devant la mort
serrer à chaudes mains le mari perdu,
et lui hacher des mots.

Je la regarde craquer ses doigts,
comme des poings posés juste entre des mots.
Me manqueront ses genoux rouges,
et ses mains devenues bleues.

Un fol espoir

La mer se lasse,
s'endort dans un calme boudeur
le ciel descend,
la pétrole.
La nuit mange l'horizon devenue indigo.

Les cormorans se camouflent
dans le tabac du ciel.
Tout est celé, calfeutré, masqué.

Une nouvelle nuit de torpeur.

Le sommeil fuit,
c'est de l'intérieur que tout s'agite en avalant les vagues
les remords, les images, les odeurs de souvenirs défaits.
Tenir encore.

Les premières bouffées de froid blessent les reins,
l'humidité, le froid, le sel,
puisés dans les épreuves
fendent les gerçures.

Les bruits enflent, le vent s'est noué, sournois,
le bateau gîte à nouveau,
avance dans une mer qui disjoncte,
le ciel se disloque, blanc d'écumes.
On ne peut plus réprimer la peur.

La mer se déchaîne dans le silence des hommes,
les femmes et les enfants se serrent,
une psalmodie s'ouvre sur les lèvres des femmes
au rythme de la houle,
amplifie la fièvre
dompte le flot
perce le ciel.

Témoigner

Une colère noire

L'homme a peur il est blanc
comme un linge,
il est noir la peur au ventre.

Le blanc se maquille
le noir s'estompe.
Le blanc s'affiche
le noir ne se voit pas.

Le noir a de l'humour
la blanche se fait des idées noires.
L'un dit blanc
l'autre s'encre de noir.

Ils ont tiré à blanc ils ont dit qu'il était noir.

Le noir n'est pas rouge,
mais noir de colère,
un cri, une douleur,
un hurlement primal devant le corps inanimé
de son ami Prince Jones.

Une fois encore le policier qui l'a tué n'est pas inquieté,
n'est pas condamné.

Le noir est une force de la nature,
le blanc, agent impuissant des lois de la nature,
résultat d'un malencontreux
mais immuable fait racial.

L'homme a peur
il est blanc comme un linge,
Il est noir la peur au ventre.

Les violons de l'espoir

Mai 1981 Belfast

Les grévistes de la faim s'agrippaient,
reliés à une corde invisible et implacable,
celle qui servira fatalement,
pour dénouer une fin devenue prévisible,
tendue comme la corde fine du violon.

Dans les couloirs de la prison de Maze,
Bobby Sands agonisant
coche le 65ème jour de sa grève contre la faim.
Dans ces couloirs balayés par les vents
c'est la peur qui monte de la terre.

La peur comme une empreinte
incrustée dans chaque objet,
sur les vêtements, une odeur tenace,
une odeur de noire fumée, de suie, de tourbe.

Et bientôt viendra l'odeur du chagrin
et sur les draps une ombre,
celle de l'ouvrier devenu soldat à la carcasse vide.

Le gouvernement anglais de Mme Tatcher
reste inflexible, il ne bouge toujours pas.
Pour Margaret Tatcher :
"*A crime is a crime*".

Bobby Sands s'est tu le 5 mai 1981.

Un gamin s'est levé, il pressent l'impossible,
il suit dans la nuit le même chemin,
la prison a pris dans le faisceau
d'un lampadaire moribond la couleur de la cendre.
Lui, Adrian Ségalen, le petit breton,
était là pour l'Irlande, le violon à la main,
pour se perdre dans leurs regards
quand son violon reprenait leurs ballades.

Son arme, son violon avait la douceur du velours,
le ciel tremblait rouillé de brumes
« The Foggy Dew » déchira la nuit,
Le violon parla aux morts à tous les morts de l'Irlande
berçant une fois encore Bobby Sands.

Le 7 mai, dans un ultime hommage à son Héros,
Belfast se dressa,
Bobby Sands député
à la Chambre des communes du Royaume-Uni.
Dans un silence glacial,
l'archet repris les mesures de Foggy Dew.

& Bruno Cocset &

Tous se levèrent, les enfants, les chiens, les affamés,
les agonisants, toutes les mères ;
les larmes étouffaient les voix,
tout se mettait à vibrer et son violon
grondait plus grand que leur colère.

Il s'était frotté à cette terre,
bousculé par des hommes effrayés par leurs voix.
Seul le silence couvrait l'absence du martyr,
repoussant les démons.

Les accords se diluèrent dans la pluie,
comme si le silence priait,
des paroles fondues dans l'immensité du vide à venir,
des morts de la faim à venir,
pour crier avec ses enfants
dans l'attente tragique de l'espoir.

Et la paix garderait un goût amer
avant que la neige ne tombe
et que les tombes ne refleurissent.

& Bruno Cocset &